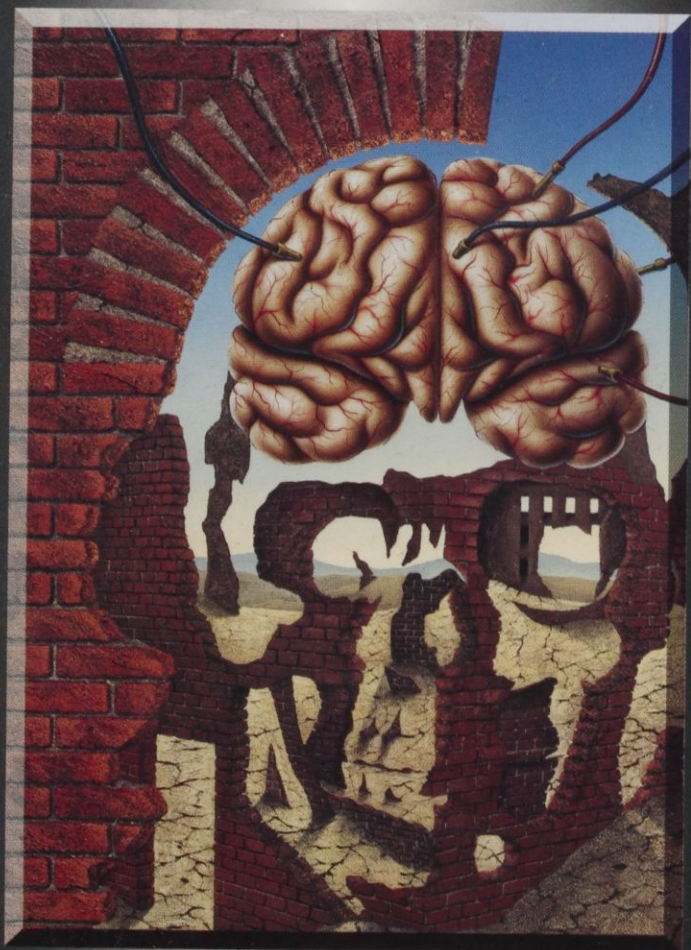


SF METAL

JEAN-PIERRE HUBERT



Je suis la Mort

FLEUVE NOIR

024456311

823

Collection dirigée
par Daniel Riche

JE SUIS LA NOIR

FLEUVE NOIR

SF

D4

1999

48678

Collection of
the Library of

12

JE SUIS LA MORT

DU MÊME AUTEUR

Nouvelles : une cinquantaine de textes dont certains adaptés à la radio publiés à ce jour dans des revues spécialisées (*Fiction, Mouvance, Horizon du Fantastique*), des anthologies (J'ai lu, Denoël, Opta, Marabout, etc.), *Le Monde Dimanche*. En recueil :

Roulette mousse (Denoël) 1987

Romans :

Planète à trois temps, (Opta), 1974

Mort à l'étouffée, (Kesselring), 1978

Couples de Scorpion, (Kesselring), 1980

Scènes de guerre civile, (Opta), 1982

Le champ du rêveur, (Denoël), 1983

Séméla, (Plasma), 1983

Les faiseurs d'orages, (Denoël), 1984

Ombromanies, (Denoël), 1985

Cocktail, (Patrick Siry), 1988

Cocktail, (Denoël), réédition, 1992

Sous pseudonyme collectif : *Noël noir*, (Sanguine), 1979

Coupes sombres, (Fleuve Noir), 1987

Décharges, (Fleuve Noir), 1989

Greffes profondes, (Fleuve Noir), 1990

Scénarios de téléfilms :

Rob-Rob 22, (FR3), (26 mn), 1979

Geule d'atmosphère, (FR3), (55 mn), 1980

Réalisation de films en vidéo :

Peau de Cerdagne, (18 mn)

La voyageuse du Canari, (12 mn)

Spectacles :

Cadastre, pour le TNS et Manivelle. Créé au TNS en 1981

Nuit de noces, pièce en un acte, 1991

Raconte-moi un musée, spectacle pour Jean-Loup Baly, 1991

Les sept femmes du mal rasé, comédie en 12 tableaux, 1993

Schlamm, comédie fantastique pour le TJP Strasbourg, 1995

Musique et Mémoire, spectacle pour Jean-Loup Baly, 1995

Gardons notre calme, pièce radiophonique pour le Südwestfunk, 1996

Distinctions :

Grand prix de la Science-Fiction française 1982 pour la nouvelle *Gélatine* parue dans *Mouvance* n° 5

Grand prix de la Science-Fiction française 1984 pour le roman *Le champ du rêveur* paru chez Denoël

Prix Rosny 1984 pour le roman *Le champ du rêveur*

Prix Rosny 1985 pour la nouvelle *Pleine Peau* (J'ai lu)

Prix Rosny 1986 pour le roman *Ombromanies* (Denoël)

Prix Rosny 1988 pour la nouvelle *Roulette mousse* (Denoël)

Prix Emmanuel Brousse 1987 pour le film *La voyageuse du Canari*

Paru en octobre 97 : *Le bleu des mondes*, collection Vertiges chez Hachette

JEAN-PIERRE HUBERT

JE SUIS LA MORT

SF METAL

FLEUVE NOIR

14666

DL-02 04 1999

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1998, Éditions Fleuve Noir

ISBN : 2-265-06510-2

Jean-Pierre Hubert

Né à Strasbourg en 1941. A appris le français sur les bancs de la maternelle et dans les bandes dessinées de Coq Hardi. N'a plus quitté l'école depuis, et après un séjour à Marrakech, enseigne au collège de Wissembourg, avec l'idée têtue de donner le goût de la lecture et de l'écriture aux adolescents dont il a la charge ainsi qu'à ceux qu'il rencontre dans ses animations. Écrit depuis 1973. A publié une cinquantaine de nouvelles de science-fiction dans diverses revues et anthologies (*Fiction*, *Horizon du fantastique*, *Le Monde*, *J'ai lu*, *Opta*, *Marabout*, etc.), et en recueil : *Roulette mousse* (Denoël). Sa nouvelle *Gélatine* (Mouvance) a obtenu le grand prix de la Science-Fiction française en 1982.

Il a publié quatorze romans à ce jour, essentiellement dans la collection « Présence du Futur » chez Denoël, ainsi que dans la série « Gore » au Fleuve Noir. Certains ont été écrits en collaboration, comme *Noël noir* dans la collection « Sanguine », avec Christian Vilà. Son roman *Le champ du rêveur* (Denoël) a été couronné par le grand prix de la Science-Fiction française 1984. Son dernier roman paru : *Le bleu des mondes* (Vertiges — Hachette, 1997), s'adresse à la jeunesse et a donné jour à un conte musical sur double CD : *La grande parade des cuivres*.

Il a également réalisé deux films vidéo, écrit des

scénarios de téléfilms (*Gueule d'atmosphère* pour FR3 en 1980), des spectacles de contes pour Jean-Loup Baly, des pièces de théâtre et des pièces radiophoniques diffusées en Allemagne. Sa comédie fantastique *Schlamm* a été montée par le TJP de Strasbourg en 1995.

Aujourd'hui, il partage son temps entre l'écriture, l'animation en milieu scolaire et la collaboration à des spectacles.

CHAPITRE PREMIER

10011010

Je suis la mort

01101101

Qui en veut ?

Un crépuscule crasseux s'installait sur la forêt d'immeubles du quartier d'affaires de la STAD. Aussi loin que portait le regard, les baies de verre fumé empilées en rayons de ruche reflétaient les lueurs charbonneuses du soleil couchant. Vers l'est, le fleuve traçait comme une coulée de mercure dans les zones déjà plongées dans l'obscurité des installations portuaires et une lune timide imposait sa présence dans le ciel brouillé.

Jonis Fall était au sommet de la tour Ubis, un grand machin d'acier et de fibre de carbone en forme de sabre de samouraï, tranchant le ciel sur plus de cinq cents mètres.

Pour accéder à la plate-forme technique du dernier niveau, il avait dû falsifier une carte d'accès, et rester dissimulé dans les toilettes du restaurant panoramique du 102^e pendant une bonne partie de l'après-midi.

Mais maintenant, il était là, au bon endroit, au-dessus du parapet surplombant un étroit chemin de ronde, très loin au-dessus de l'agitation microscopique

des rues de la ville. Il consulta son chronomètre, nota qu'il affichait 17 h 35, à la date du 28 03 2055, et pressa sur le bouton d'activation de sa flèche volante. La fine membrane aluminisée, pesant moins de trois kilos et dissimulée dans son sac à dos, se déploya au-dessus de sa tête, avec un claquement sec pour frissonner au vent.

Il avait décidé de prendre son envol à 17 h 41 précises. Les chiffres avaient une grande importance à ses yeux, et plus encore depuis les événements de la veille. Il comptait suivre une trajectoire descendante, sagement incurvée, pour glisser jusqu'au jardin suspendu (désert à cette heure) qui couronnait la tour de l'hôtel Mercury, deux cents mètres, environ, en contrebas.

Ce genre de sport, avec un objet aussi incertain, en plein centre normé du quartier des affaires, était bien sûr strictement interdit, et s'apparentait juridiquement à une « tentative de suicide mettant en danger des vies humaines », ce qui coûtait très cher à cet endroit de la STAD où l'existence des citoyens pourvus d'une Carte d'Activité avait encore son prix. Il comptait sur la pénombre montante pour couvrir cette folie, et sur les deux minicaméras stéréoscopiques, installées sur les fines membrures de carbone de son delta télescopique, pour enregistrer son exploit.

17 h 38... Il se sentait calme, détaché, presque capable d'entamer un vol au long cours, au-dessus des anciennes villes rhénanes reliées entre elles et formant la nébuleuse urbaine de MIDDENSTAD qui rejoignait sans faiblir, de son muscle de béton et de voies rapides, la mer du Nord à plus de cinq cents kilomètres de l'endroit où il se trouvait. Alors, ces quelques enca-blures entre Ubis et Mercury !

Evidemment, le vol en plein cœur de la cité présentait de gros risques. Les courants ascendants et les flux thermiques longeant les gratte-ciel étaient violents. On

avait vu plus d'un triangle d'aluminium se friper de façon incompréhensible dans les airs, et précipiter son pilote en enfer, pauvre chauve-souris blessée, privée de ses ailes. De plus, les membres du service d'ordre des tours n'hésitaient pas à faire un carton sur ces oiseaux clandestins lorsqu'ils en avaient un en ligne de mire. Il ne fallait pas oublier que les fautes se payaient au prix fort dans la société normée.

Mais Jonis était loin de cette pensée. L'air vif des hauteurs le grisait et dilatait ses poumons comme pour mieux chasser les derniers miasmes de la nuit précédente.

« Tu es complètement raide ! Maintenant, si tu tiens à te planter, ou à te faire retirer ta minable Carte d'Activité de catégorie D, c'est ton affaire... » lui avait jeté Anna, dans un haussement d'épaules, lorsqu'il lui avait confié son intention de réaliser la folle jonction aérienne entre les deux immeubles de la ville.

Anna Tanakis, sa compagne, était sensuelle mais non pas sensible : brune pulpeuse, toujours serrée dans des combis moulantes qui semblaient sur le point de craquer aux endroits névralgiques, sa générosité s'arrêtait à ses formes. Une jeunesse pas trop rose dans les quartiers francs, quelques cyberalgies graves dues à une assimilation passive de trop fortes concentrations de Tri-Echolis s'étaient chargées de lui remettre les idées en place. Dès que Jonis prétendait lui faire partager les rêves un peu déraisonnables qui l'agitaient lorsqu'il prenait quelque stimulant pour soutenir ses activités sportives ou musicales, elle se refermait comme un coquillage à l'opercule inviolable.

« Me planter ? » avait-il hurlé.

Il hurlait souvent avec Anna...

Il se souvenait qu'à ce moment les vapeurs de cybertropine lui saccageaient les neurones, mais qu'il se sentait parfaitement lucide. D'une voix calme, il lui avait expliqué qu'IL ETAIT LA MORT ! Cette révélation

s'était imposée à lui, cette nuit, avec une précision hallucinante, juste après leur partie de jambes en l'air ratée, vers quatre heures du matin... C'était intenable. Il devait en avoir le cœur net...

Anna l'avait écouté, les lèvres pincées, les yeux brûlés par des larmes qui ne coulaient pas. Elle ne pouvait accepter un traître mot de ce nouveau délire particulièrement saugrenu même en faisant l'effort de comprendre l'état d'agitation où il se trouvait.

« Tu es à la masse ! Fais-toi soigner ! avait-elle crié en le repoussant du lit, la cybertropine aura ta peau ou finira par te faire décoller pour de bon... »

— Décoller ? Eh bien ! Justement on y est, murmura Jonis avec une sombre satisfaction.

Devant le danger que représentait ce saut dans l'inconnu, le vide se faisait dans son cerveau, l'agitation hystérique dont il était le centre s'ordonnait un peu comme dans un rêve libérateur qui mettait à sa place des événements décosus. S'il était la Mort, il ne pouvait mourir, son vol prenait une allure de symbole inscrit dans une durée qui le dépassait. Qu'on le crût ou non, voilà où s'installait la nouvelle logique...

Le soleil n'était plus qu'une grosse boule rouge, jouant au bilboquet avec les tours de verre du quartier Ouest. Les courants de convection, circulant entre les immeubles, s'assagissaient avec la chute progressive de la température.

« C'est le moment, Jonis ! »

Il poussa un hurlement qui expulsa ses dernières craintes, et se laissa tomber, appelé par le gouffre vertigineux qui se creusait sous ses pieds. Les voitures qui circulaient en flot compact dans Maastricht-straat ressemblaient à de petites billes de couleurs qui s'entrechoquaient sans ordre apparent.

La flèche prit silencieusement de la vitesse dans ce qui ressemblait à une chute mortelle, puis soudain trouva la portance qui convenait à sa faible envergure.

Jonis effectua un vaste demi-cercle l'amenant dans les courants qui jouaient le long de la façade de la barre du Crédit universel. Son allure faiblissait jusqu'à la limite du décrochage, mais il ne perdait pas d'altitude.

Il avait peut-être choisi le plus mauvais moment pour se lancer dans ce défi aérien qu'un reste de prudence lui avait toujours soufflé de différer, mais sa position entre ciel et terre, entre existence et non-existence, à la merci d'un fusil laser ou d'un trou d'air lui permettait de détenir la preuve qu'il avait un rôle à jouer qui ne permettait pas sa disparition, du moins pas pour le moment. Une partie de lui-même planait au-dessus de son cerveau dans un vol parallèle. Cela représentait quelques fractions de secondes de vérité qui valaient des heures d'introspection paniquées. A cet instant, et dans la position où il se trouvait, il était capable de se détacher de lui-même comme ces traumatisés plongés dans le coma qui voyaient leur corps d'un point extérieur à leur enveloppe charnelle. Et cette perception objective lui indiquait comme dans un plan de vol automatique, préparé par des machines sophistiquées, quelles étaient les options techniques qui s'imposaient pour préserver sa frêle carcasse, suspendue à quelques grammes d'aluminium fripé.

C'est dans cet état de réceptivité absolue qu'il reçut le Message comme un soc de données brutes s'enfonçant dans la matière molle de son cortex. Quelque chose d'énorme et de froid le programmait, l'espace de quelques millisecondes, pour être la Mort... Après ce coup de massue, un flot de sensations, de confirmations de moindre ampleur venaient le traverser comme des ondes résiduelles après un tremblement de terre :

Il y avait vingt-cinq milliards d'individus sur la planète. Rien que MIDDENSTAD frisait ses quatre-vingt millions de malades. Une sacrée fourmilière à peine gérable. C'était une affaire de sous-traitance... La

Mort avait trop de travail. Il fallait qu'elle délègue. Cette passation de pouvoir n'avait rien de solennel, c'était comparable à un de ces délires compulsifs accompagnant un mauvais sommeil. Une sorte de roulette binaire frénétique : 110101/ 101100/ 111011, entrecoupée d'images en montage accéléré, de portraits fulgurants comme hachés par une caméra en folie. Apparemment, à chaque nanoseconde, il tuait quelqu'un désigné au hasard dans le grand vivier. Les vieux spécimens en priorité (il fallait un semblant de logique) mais également des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants affublés d'un code de désactivation style « leucémie », « accident de la circulation », « overdose », etc. Il y avait des choses plus lointaines aussi, plus globales qui s'appelaient : « guerre », « éruption », « épidémie », arrachées à un passé violent et qui constituaient comme un rappel des procédures applicables au moment présent.

C'était un vaste bordel dans sa tête, un bordel en forme de loterie sinistre, une partie de bandit manchot où, lorsque la machine affichait quatre têtes de mort, le joueur faisait instantanément le grand saut dans le néant. Et lui, Jonis Fall, détenait la clé du processus, il était l'instrument chargé de décimer la ruche...

L'agitation se calmait par ondes concentriques à partir du choc central qui n'avait duré que quelques poignées de secondes. Il se souvenait soudain qu'il volait en flèche alu et que cet exercice était même diablement dangereux. Il modifia l'orientation de son corps et accentua son plongeon en visant son objectif : la terrasse du Mercury, plongée dans l'ombre, et où on allumait déjà les projecteurs nocturnes. Le vent sifflait à ses oreilles. Il était certain, malgré son état second, d'effectuer les manœuvres convenables à la seconde voulue. Plus tard, s'il sortait indemne de cette plongée, les enregistrements infalsifiables des caméras stéréoscopiques le prouveraient.

La terrasse se rapprochait à toute allure comme si elle faisait l'objet d'un zoom optique. Restait la délicate opération de l'atterrissage. Il survola le sommet du Mercury dans un virage serré mais il renonça au dernier moment à cabrer son engin. Sa trajectoire l'aurait mené trop loin. Sa gorge se noua. Ce ratage en perte de vitesse pardonnait rarement.

Deuxième tentative... La bonne ou la dernière, il n'avait guère le choix. Les membrures hyper-légères de la flèche frémissaient dans la manœuvre un peu trop brutale, il était pourtant en position idéale. Il cassa sa vitesse d'un coup de reins, et se posa en douceur à moins d'un mètre du parapet. Il avait réussi. Deux clients solitaires qui avaient assisté, stupéfaits, à ses manœuvres d'approche se levèrent spontanément, et applaudirent avec enthousiasme.

Il leur fit un petit signe complice de la main, replia sa flèche en toute hâte, et fonça vers le descendeur de secours. Il ne tenait pas à se faire coincer par le service de sécurité.

En moins d'une minute, il se retrouva dans le parking souterrain du Mercury. Une sonnerie d'alarme lointaine indiquait qu'on avait enregistré son intrusion aérienne, mais il estimait avoir une bonne poignée de secondes d'avance sur la brigade d'intervention.

Lorsqu'il déboucha à l'air libre, aussitôt avalé par la masse compacte des piétons qui désertaient le quartier des affaires, il poussa un rugissement de triomphe et esquissa un pas de danse sur le trottoir.

Le Lulu était clairement un bar de nuit, au cœur du quartier franc, près de Joplin-plein : une vitrine crasseuse occultée par quelques affiches sans date, une porte métallique à serrure codée accueillant n'importe quelle carte de paiement, volée ou non, pourvu qu'elle eût encore quelques puces valides, puis, dans une ambiance de fumée refroidie, un long tuyau sombre

proposant dans l'ordre : une batterie de jeux laser, un comptoir à bière, une « pharmacie » à dope légère plus ou moins tolérée, et un espace sonore, noyé dans une lumière bleutée, encombré d'écrans et d'instruments de musique montés sur des tiges chromées. Une petite scène surélevée où trônait un énorme synthé sensitif, d'où partait une forêt de câbles, occupait le fond, juste à côté des toilettes.

Lorsque Jonis pénétra dans l'endroit, l'ambiance nocturne commençait à s'installer. Les lumières murales chassaient de leur chaude présence la déprimante lueur affadie que diffusait la vitrine donnant sur la rue.

Anna était derrière le comptoir, en train de tirer d'un air distrait sur son fume-cigarettes d'ambre. Devant elle, affalé sur un tabouret, le gros Billy sirotait un de ces horribles cocktails à base de rhum et de diverses saloperies sucrées.

— Salut Bill la Sueur ! lança Jonis en s'installant à côté de lui. La forme ?

Son partenaire musical arborait plutôt une tête à avoir abusé de ces stimulateurs érotiques, comme la priapine, qui vous procuraient un orgasme même devant une paire de savates. A vrai dire, Jonis quêtait plutôt un regard d'Anna, mais il savait que c'était en pure perte après la scène de ce matin. Elle boudait...

— Bonjour, tout de même, dit-il d'une voix feutrée en lui lançant un regard appuyé. Tu peux me servir une bière ?

Elle actionna un bec de cygne sans lui répondre. Elle était vraiment superbe, dans sa combi fendue ; son épaisse chevelure de jais, toute scintillante de petits bijoux électroniques en action, tombait sur ses épaules nues.

— Je l'ai fait ! annonça-t-il en jetant sur le zinc le couple de caméras numériques qui avaient enregistré son exploit tout frais.

Billy eut un hoquet, et laissa tomber la paille qui vampirisait son infâme breuvage.

— Non!... Tu veux dire la jonction Ubis/Mercury en flèche alu de trois kilos ?

Il transpirait comme une éponge qu'on fait dégorger de son eau, et méritait plus que jamais son surnom. Cela lui venait d'une cyberalgie chronique qu'il ne pouvait que subir.

— Les doigts dans le nez... même que le service de sécurité de l'hôtel n'y a vu que du feu !

Un client qui n'était pas un habitué et qui avait plutôt un look normé venait de pénétrer dans le bar, aussi Jonis baissa-t-il le ton pour ajouter à voix basse :

— Il y avait un couple sur la terrasse, entre les palmiers du jardin suspendu. Ils m'ont vu atterrir avec des yeux comme des soucoupes. Eh bien ! Ils n'ont pas trouvé mieux à faire que de m'applaudir, par pur réflexe...

— Eh ben... Eh ben... bredouilla Billy.

Son admiration était sans limites, mais il ne trouvait pas, dans son état du moment, les mots adéquats pour l'exprimer. Jonis guettait une réaction d'Anna, mais elle restait de marbre, et s'occupait du nouveau client tout en continuant à tirer sur son biberon de luxe.

Quand elle revint derrière le bar, elle planta ses yeux sombres dans les siens.

— T'es complètement taré, Jonis, lui jeta-t-elle sans la moindre chaleur dans la voix. Et à part ça, comment se porte ton délire ?

Jonis vida d'un trait sa pinte en se disant qu'il avait dû frapper très fort ce matin, peu après sa pitoyable contre-performance sexuelle. La cybertropine ne le rendait pas spécialement diplomate, il aurait dû imiter son partenaire en recourant à la chimie de l'Eros.

— T'es con, vraiment...

C'était Billy qui essayait, en guise de consolation, de lui apporter son soutien à sa façon. Dans l'effort

qu'il faisait pour combattre les effets de la priapine, ses mains se convulsaient autour du verre de cocktail, prêtes à le briser involontairement.

— Merci, Bill la Sueur, dit Jonis en haussant les épaules, toi, au moins, tu fais semblant de me comprendre.

Il se sentait soudain moins triomphant. L'effrayant défilé d'images subliminales qui encombraient son cerveau, et qui avaient, pendant un moment, cédé devant l'afflux d'adrénaline provoqué par les émotions extrêmes du vol en flèche volante de poche, reprenait peu à peu le dessus, à mesure que son organisme réclamait un peu de sommeil. Il n'osait imaginer que tout ce qui défilait dans sa cervelle en bouillie avait valeur de jugement instantané. C'était la question d'Anna qui avait remis le cinéma en branle : images d'endroits inconnus baignant dans un drame dont il ne saisissait aucun des éléments, collection de visages figés dans une peur épouvantable, grands coups de faux dans des existences aussi fragiles que des flûtes de cristal, goût de putréfaction sous la langue. Il craignait de se sentir mal...

— Paf ! Et bing... fit-il d'une voix blanche. Je crois que je viens d'en dégommer une bonne centaine...

Il essayait de garder le ton de la plaisanterie, mais Anna n'était pas dupe.

— Alors ? Monsieur EST toujours LA MORT ?

— Je crois que oui... Excuse-moi, mon poussin...

Le client inconnu s'était installé au bout du comptoir pour siroter un long drink. C'était une grande perche maigre aux cheveux roux, en stricte tenue normée avec juste un petit détail insolite : ses yeux étaient dissimulés par une paire de lunettes aux verres opaques. Il observait Jonis avec des yeux d'insecte. Ses facettes optiques s'étaient également posées sur les caméras jetées sur le comptoir, et on aurait pu croire, à son air songeur, qu'il avait réussi à effectuer une lecture laser du contenu des disquettes.

— Je pense que votre ami va tomber dans les pommes, dit-il d'une voix grave en s'adressant à Anna.

C'était effectivement ce qui était en train de se passer. Jonis sentait qu'il flottait au-dessus de son tabouret de bar, un peu comme tout à l'heure, entre Ubis et Mercury. C'était une impression étrange de chavirer ainsi devant un public aussi modeste. Lui, si redoutable, universellement craint, puisqu'il avait le pouvoir de tout éteindre, lui, Jonis Fall, qui était la Mort, se payait un petit malaise devant le comptoir du Lulu Bar.

On le rattrapa de justesse alors qu'il dégringolait de sa chaise...

CHAPITRE II

— Ça va mieux ?

En sortant de son trou noir, Jonis crut d'abord qu'il avait affaire à une de ses visions du sommeil paradoxal. Deux yeux aux pupilles dilatées et au blanc injecté de sang le fixaient intensément. Avec un grand effort, il fit pivoter sa tête de côté. La réalité commençait à s'organiser : il était étendu sur une table du Lulu Bar, on avait ôté ses chaussures et ouvert son col de chemise. Bill la Sueur était dans un coin en train de se tripoter nerveusement les mains, et Anna se désintéressait de la situation derrière son comptoir. Il avait une affreuse gueule de bois, et ses dents semblaient mâcher de la craie.

— Oh ! Vous m'entendez ?

Il retourna aux yeux rouges qui flottaient au-dessus de lui.

— Vous... Vous avez une fameuse conjonctivite... bredouilla-t-il stupidement en reconnaissant enfin le client roux qui était entré dans le bar, un demi-siècle plus tôt.

L'homme eut un sourire mince.

— C'est pourquoi on me surnomme Redeye. Je supporte mal la lumière du jour à force d'être vissé à des écrans. Dites-moi, ça fait longtemps que vous avez pris votre dose de cybertropine ?

La question était directe et même désagréable. De quoi se mêlait-il celui-là? Jonis se redressa péniblement et s'assit en équilibre sur le bord de la table, les pieds ballant dans le vide.

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

En même temps il cherchait du regard un secours auprès de Bill et d'Anna étrangement absents en cette circonstance. Pourquoi l'avaient-ils tous deux abandonné à ce fouineur?

— La patronne m'a raconté votre trip, dit Redeye coupant court à des reproches plus précis. Ce n'est pas banal et pas inoffensif non plus. Si cet état persiste, vous allez partir en morceaux, Jonis Fall.

Jonis reprenait peu à peu ses esprits tout en se sentant encore incapable de sauter de la table où il était perché.

— Ecoutez, Redeye, puisque c'est ainsi que vous vous présentez, le petit cocktail de Jus de Mémoire Morte raffiné que j'avale avant d'utiliser mes instruments de musique, de planer entre les tours de la ville, ou de sauter dans le lit de ma petite amie ne concerne que moi. Je suis un grand garçon. Vous êtes des néostups? Vous travaillez pour le Juge Immédiat du quartier ou quoi? Il vous faudra des preuves et notre conversation n'en est pas une...

L'homme grimaça de nouveau un de ses sourires en lame de couteau. Cette preuve de civilité, loin d'humaniser son visage émacié, lui donnait un air d'oiseau de proie fixant un lambeau de charogne.

— Je ne vous trouve pas très sympathique, avoua Jonis en tentant de rejoindre le bar par ses propres moyens.

Il se laissa glisser de la table. Ses jambes se dérobaient sous lui. L'homme le rattrapa au bon moment et le soutint jusqu'au tabouret le plus proche. Sa prise était ferme, à la limite de la brutalité.

— Vous me faites mal! protesta Jonis.

graciés. Flingue par exemple avait pratiquement perdu son visage, dans une recomposition radicale du génotype qui ne lui laissait subsister qu'un œil unique s'ouvrant au bout d'un nez ressemblant au canon d'un fusil. C'était commode lorsqu'on jouait le rôle d'une arme de visée !

Tels qu'ils étaient, difformes, ramenés à des besoins primaires, bêtes et violents, ils plaisaient à Jonis. Il se sentait comme eux, à la différence que le Jus raffiné de Mémoire Morte qu'il consommait, cette cybertropine censée le synthoniser avec des circuits musicaux complexes, avait réveillé un monstre qui dépassait sa boîte crânienne. Un monstre avide de victimes qui avait fait le vide autour de lui et qui en exigeait sans doute davantage.

Maria lui rappelait parfois gravement qu'il n'était pas quitte de cet ennemi intérieur, que tôt ou tard il allait devoir affronter cette chose pour la rendre inoffensive, que toutes les histoires qu'elle connaissait devaient fatalement trouver leur dénouement et que s'il avait découvert qu'il n'était pas la Mort, il devait maintenant dénicher son commanditaire.

Ces discours le galvanisaient un moment puis il glissait à nouveau sur les pentes de la négligence. Il préférait vivre dans l'instant. Il avait trouvé une nouvelle tribu qui remplaçait celle qu'on lui avait ôtée. Il suffisait peut-être de se faire oublier jusqu'à la levée de la quarantaine...

— Les amoureux, on va faire pique-nique et puis pique-nique ! dit Turve, hilare, en ouvrant la porte de la caravane.

Le clan avait allumé un feu avec des planches goudronnées qui empuantissaient l'atmosphère. Des boîtes de conserve enfilées sur une broche mijotaient une tambouille approximative. Ils brandissaient tous les cinq des gourdes de peau dont ils lampaient de petites giclées à intervalles réguliers.

— Ce sont les réserves du clan voisin, expliqua Turve. Quand ils ont vu ces tas de soldats en uniforme avec leurs fusils à tirer dans les coins, ils ont décampé. On a eu vite fait de trouver leurs cachettes.

Il tapa le sol du plat de la main et ajouta :

— Là-dessous, il y a de quoi nourrir une ville. Autrefois, il y avait de grandes surfaces avec des stocks de circuits de rechange bourrés de TE. Tout ça a été enterré au moment de l'interdiction. C'est comme une poche de pétrole. Il faut faire des forages et extraire...

L'image était apparemment comique, tout le monde se mit à s'esclaffer en répétant « extrèèère ». Le chef était vraiment trop drôle... Sur ce, ils se mirent à retirer les boîtes de conserve du brasier et à avaler la purée de protéines qui y mijotait.

— On est bien là, dit Loto en lâchant un rot de satisfaction.

— Ouais, ça peut pas être mieux. L'avenir est en marche avant. Vroom! approuva Turve qui plaquait ses deux femmes minaudantes contre lui.

Après un repas arrosé de JMM, Turve tenait régulièrement à honorer Lavmatic et Aspira qui se sentaient des besoins de grand ménage.

— Si tu nous sortais ton biniou, Jonis, suggéra Flingue tourmenté par un bizarre sentiment de frustration sur lequel il ne mettait pas de nom.

Parfois il rêvait d'être le chef du clan, rien que pour Lavmatic, aux yeux si bleus...

Jonis s'exécuta comme s'il était devant son public du Lulu. Son bathyphone était réglé sur une fréquence de l'autoradio du camion à éthanol. Comme sono on ne faisait pas plus pourri ! Il mit immédiatement l'outil dans la position qu'attendait le buveur de Jus : droit sur la tempe, le doigt sur une gâchette imaginaire.

— Poum ! fit-il en se laissant glisser sur le sol comme s'il venait d'accomplir l'irréremédiable.

Alors qu'il était étendu horizontalement, il fit glisser le bathyphone dans ses cheveux, et un peu de sa blessure mentale coula dans le sable humide en même temps qu'elle faisait crachoter la maigre sono du camion.

— Ça y est, il est mort, s'esclaffa Flingue ravi par la pantomime et par son accompagnement musical.

— Non, le rectifia Loto à mi-voix, c'est un monsieur important, s'il le veut, il peut être LA Mort...

— Je vois pas la différence, cria Flingue très agité. Il est mort, il est la Mort. Tout de suite ou dans un siècle.

Il avait sorti un petit pistolet à aiguilles d'un sac et l'agitait devant son visage difforme avec des gestes indécis. Jonis n'hésita pas une seconde, il se leva en même temps que Maria. Leur décision avait été prise avec une parfaite synchronisation. Ils jouaient leur rôle de protecteurs du clan. C'était si simple...

— C'est moi qui manipule le mieux des objets de cette nature, dit Jonis en lui prenant doucement le pistolet des mains.

Les yeux de Flingue chavirèrent. Les bras de Maria l'entouraient d'un berceau protecteur. Elle connaissait bien ce style de consolation. Elle commença à lui chantonner dans les oreilles des bribes de contes incompréhensibles et rassurants qu'elle tirait de son inépuisable glossolie sous influence de graphoïne. On sentait qu'elle pouvait parler pendant des heures et endormir toutes les souffrances avec des constellations de mots qui avaient été un jour écrits et mis en trace dans des livres pour expliquer les tourments et les espoirs des hommes. Jonis eut l'impression qu'il pouvait mettre un accompagnement sonore là-dessus...

Le buveur de JMM, subjugué, se laissa désarmer sans réagir. Jonis prit le pistolet à aiguilles qu'il logea contre le bathyphone comme s'il constituait un chargeur de son instrument. Il porta l'ensemble à sa tempe en souriant.

— Tu vois, ce n'est qu'un geste, pas une fatalité... dit-il d'une voix sourde. On ne veut pas se supprimer, mais c'est un soulagement d'y penser.

La lune avait fini par gagner une portion du ciel plus dégagée. Elle perdait peu à peu son allure de disque rouillé.

— Ce n'est pas encore le moment, FALL, dit une voix claire dans le silence de la nuit. Ta mission n'est pas achevée.

Le petit cercle de lumière tracé par le feu de planches devint soudain plus étroit et les ombres du terrain vague plus menaçantes. La main de Turve, à la recherche de quelque moyen de défense astucieusement dissimulé, s'insinua dans le corsage de Lavmatic qui prenait un air stupide.

— Inutile d'aller plus avant, buveur de Jus. Il y a trop d'yeux posés sur vous.

Loto, par défi, donna un coup de pied dans les tisons qui charbonnaient. On le laissa faire. Une flamme plus lumineuse s'éleva, révélant une vingtaine de silhouettes féminines disposées en cercle parfait autour d'eux. Certaines étaient armées, d'autres non. Une moto-boomster ronronnait à quelque distance. Elles formaient une patrouille étrange, sans aucun esprit de groupe, comme coupées les unes des autres. Tous les visages d'une beauté figée étaient terriblement tendus, douloureux.

Celle qui semblait leur chef ou plutôt leur porte-parole fit encore quelques pas en direction du feu. Elle avait un aspect léonin avec des pommettes saillantes et une abondante chevelure frisée.

— Ainsi tu as réussi à te trouver une nouvelle famille ! constata-t-elle pensivement. Nous avons pourtant fait le vide autour de toi. Souviens-toi : ta compagne, tous les membres de la tribu, Bill la Sueur et tant d'autres qui t'avaient approché. Oh ! rassure-toi, FALL, nous n'allons pas toucher à ta pitoyable

reconstruction. C'est inutile, ce dernier noyau humain fondra de lui-même à ton contact.

— Qui êtes-vous ? questionna Jonis qui tenait toujours le bathyphone et le pistolet à aiguilles à proximité de sa tempe...

— Tu ne peux faire ce geste, n'oublie pas ce que tu représentes, dit la femme calmement. Nous sommes tes aides FALL. Nous sommes les Lamies. Nous entrons dans la phase ultime de ta mission et nous avons besoin de ta présence. La partie de cache-cache est terminée. Vous ne reconnaîtrez pas la ville que vous avez quittée, pas même Vüh-straat et les ruines du Lulu Bar qui ont englouti tes derniers amis. L'orgueilleuse Babel sent bien que sa fin approche. Elle craque de toutes parts.

— Cette fois il ne faut plus fuir, murmura Maria en baissant avec fermeté l'arme de Jonis.

CHAPITRE XVIII

Le quartier général des Lamies était l'Eglise de la Clarté ultime. Alors qu'on les poussait à l'intérieur de la pyramide par une porte basse semblant mener à des souterrains, Jonis avait entrevu le parc donnant sur Tool-iaan où Bill la Sueur avait terminé sa trajectoire. Il avait songé en un éclair à toutes les existences qui avaient été précipitées dans le vide depuis le fameux vol d'Ubis à Mercury, ces inconnus balayés par des catastrophes ou des pulsions suicidaires et à tous ses proches, proprement exécutés par ces Parques en combis moulantes qui tenaient désormais le dernier carré à leur merci. La suite du programme s'annonçait encore plus impitoyable. Avait-elle d'ailleurs une finalité rationnelle ?

L'intérieur de la pyramide bruissait de présences hystériques. Il était clair que les Lamies supportaient difficilement la présence de leurs semblables. L'atmosphère était agressive, traversée de hurlements de folie, de courses inexplicables dans les couloirs, de réunions houleuses dans les patios et autour des cellules de confession. L'exode programmé qui avait réuni toutes ces prêtresses venues des quatre coins de la STAD, et de plus loin encore sans doute, les soumettait malgré elles à un supplice communautaire.

Lorsqu'elles agissaient à l'extérieur, elles avaient au

moins l'impression d'être seules. Les listes des victimes potentielles défilaient dans de délicieux vertiges mortifères sur les écrans de leurs montres. Elles étaient l'unique bras vengeur de Nourma et non pas un petit rouage anonyme fonctionnant à vide parmi d'autres rouages. Les Lamies ne formaient pas une armée, mais une collection de fragments aux cassures coupantes. Seul Nourma était le maître du puzzle, à supposer qu'il eût encore une prise sur des troupes aussi étranges.

La crypte, où seule la responsable du détachement à la crinière de lionne les accompagna, était plongée dans la pénombre et le spectacle se révélait si étrange que Jonis mit quelques secondes à ordonner ses perceptions. Les buveurs de Jus se regroupaient instinctivement en une petite masse couinante, faisant penser à quelque animal difforme doté de plusieurs têtes et de membres surnuméraires. Ils se voyaient déjà morts devant ce qu'ils prenaient pour des appareils de torture qui leur étaient spécialement destinés.

Au centre de la pièce trônait un de ces tomographes à résonance magnétique comme Jonis en avait vu dans les laboratoires de Pandora. Son tunnel de grande dimension, où gisait un corps inerte recouvert d'un drap blanc, était surmonté d'un écran panoramique renvoyant les coupes changeantes d'un cerveau humain en action.

— Je suis Lamie 92, dit une femme mûre dont les yeux de chat parcouraient sans aménité la misérable petite troupe qu'on poussait vers elle. Je ne te félicite pas, Fall, dans le choix de tes amis. Nourma a raison : la Mort manque de goût et cela sent la fin de parcours.

Elle se tourna vers son aide :

— Tu as fait du bon travail, Lamie 7272. Tu peux rester dans la crypte, à six nous ferons le compte.

La crinière de la patrouilleuse s'inclina et se fonda dans l'ombre. Il y eut une période d'observation aiguë. Le regard de Lamie 92 glissa sur les prisonniers et s'attarda un peu plus longuement sur Maria Alvarez.

— Je vous reconnais, vous, dit-elle plus caressante. Je vous ai vue dans une de nos cabines de confession, il n'y a pas si longtemps. Dommage, vous auriez pu faire une bonne Lamie. Vous aviez des prédispositions, pulpeuse comme vous êtes et avec vos arbres neuronaux encombrés de fadaïses livresques. Mais maintenant, il est trop tard pour boire le sang du Maître. Trop tard, sans doute...

Elle écarta rudement trois de ses Sœurs en les identifiant au passage plus qu'en les présentant :

— Lamie 626, bien connue de notre regretté Casse-daves, Lamie 323 qui a de si beaux cheveux blonds et peu de choses au-dessous, Lamie 4222422, notre brunette qui a progressé de trois unités depuis qu'elle joue si efficacement aux infirmières en écartant ses cuisses au bon rythme. Toutes de bonnes servantes du Maître.

La dernière nommée était en petite tenue froufrou-tante et jouait, entre ses cuisses dénudées, avec un pistolet mitrailleur de bas étage qui semblait l'inspirer beaucoup.

— Salut, Jonis, jeta-t-elle en envoyant un baiser du bout des lèvres. Quel pourvoyeur de thanatine tu fais !

Ils s'approchaient maintenant d'un fauteuil où s'agitait une masse flasque et tremblotante : un homme nu de forte corpulence dont la tête était masquée par une cagoule noire de pénitent.

— Voici Lamie 52525 qui s'occupait, avant de se dévoiler, de ce cas intéressant depuis des années, et ceci dans des cellules de confession pourvues de tout le confort, dit 92 en ôtant la cagoule d'un geste négligent.

Les ongles passés au vernis iconique de Lamie 52525 faisaient miroiter des impulsions lumineuses devant le visage de l'homme comme pour cacher son identité véritable encore pendant quelques secondes.

C'était inutile. Jonis avait reconnu Tomek. Il paraissait exténué, mais l'expression de fureur qui déformait

ses traits jurait avec la peur ambiante. On s'était contenté de le déshabiller et de l'humilier. Il ne portait aucune trace de torture.

— Je ne vous présente pas le JI du quartier. Un client fidèle qui retirait de la fréquentation de notre église un bien-être indéniable. Ces derniers temps, pourtant, une curieuse idée s'est mise à trotter dans sa tête bouffie : selon lui, les Adeptes du Passage agissant en accord avec l'ECU commettaient les attentats en série qui troublaient si gravement l'ordre dans la ville. C'était finement raisonné, mais il se plaçait dans la position du sapeur creusant une tranchée pour se protéger du déluge.

Tomek remua sur son siège et proféra un juron où surnageait un « vieille pute » émis dans une suite de borborygmes.

— Vous constaterez qu'il n'a pas perdu ses bonnes manières, commenta la Lamie d'un ton méprisant. Pour qui se prend-il ce petit flic de bas étage ? Lui demande-t-on autre chose que de supprimer les buveurs de Jus de Mémoire Morte ? Par quel cheminement obscur s'est-il soudain surpris à réfléchir ? Nous ne désespérons pas de le faire rentrer dans le droit chemin où on sépare sans réfléchir le bon grain de l'ivraie. C'est une question de persuasion que nous laissons à notre Sœur 52525. Ladislav est un esprit pragmatique, il saura reconnaître à temps où est son intérêt. D'ailleurs nous allons effectuer un petit test.

Elle se tourna vers la brunette en tenue vaporeuse et émit une série de consignes d'un ton de commandement :

— Toi ! Rends-lui son pistolet mitrailleur, et détache son bras droit, celui qui doit lui tenir lieu de cerveau.

Ce fut fait, et le JI se retrouva d'un seul coup, contre le cours du jeu, en possession d'une carte maîtresse. Il fit pivoter son arme d'un geste hésitant.

— Alors, Ladislav, qu'attends-tu pour me descendre, après toutes ces humiliations, aboya 92 en avançant d'un air provocateur. Je te signale que ton prolongement phallique est bien chargé. Ou alors, tu préfères peut-être tirer dans ce petit tas de buveurs de JMM au dernier stade. C'est ton métier jusqu'à nouvel ordre...

Elle désignait d'un doigt vengeur le clan de Turve qui se répandait sur le sol sans la moindre once de dignité.

— Allez au diable ! cracha Tomek avec mépris en jetant le pistolet.

Lamie 92 avait pris Jonis sous sa protection d'un geste plein d'attention. Elle changeait de registre sans la moindre difficulté.

— Viens, Fall la Mort, assez perdu de temps, il faut que tu ailles au bout de ta mission à présent.

Ils étaient devant le cylindre du tomographe. Les arceaux activés du résonateur bourdonnaient légèrement en continuant à bombarder d'ondes radio les noyaux des atomes d'hydrogène du corps immobile étendu dans la « boîte ». A en juger par la raideur du patient, on analysait un cadavre dont la cartographie cérébrale s'affichait pourtant sur l'écran primaire.

— Redeye est *presque* mort, murmura la femme en lissant les plis soyeux du suaire avec juste assez de délicatesse pour révéler une couronne de cheveux roux et la naissance d'un front reconnaissables entre mille. Dommage pour ce beau cerveau, mais je suppose qu'il ne faisait pas partie du cercle de tes amis. Les amis ne volent pas ce que vous avez de plus précieux, et encore moins la boîte de Pandore du grand mystère qui est à usage strictement personnel, pour ne pas dire nominatif. La Mort c'est toi. L'Ankou de la paroisse c'est toi, tu es le réceptacle unique de la loi du Passage. Sans doute, en bonne logique, vas-tu passer le

relais. D'autres paroisses existent sur la planète. Chacune aura son officiant avec sa faux spécifique. Mais pour le moment c'est Jonis Fall qui est au cœur du vortex, ici dans cette ville chère au souvenir de Nourma. Il faut que le Message trouve son accomplissement dans la STAD 5 avant d'essaimer ailleurs.

Jonis voulut porter sa main en direction du visage masqué. Elle neutralisa l'intention d'une poigne de fer.

— Non, tu n'aimerais pas voir cela. Il est vraiment trop abîmé par les métastases. Les baisers des Lamies déprogramment les cellules vivantes et sont producteurs d'une vie désordonnée encore plus foisonnante que les altérations de génotype que présentent les buveurs de Jus au dernier stade. Je suis désolée, considère qu'il n'a plus d'enveloppe humaine, son cortex a dû reconstruire en peu de temps des zones de substitution, des cellules actives, jusqu'à présent inhibées, qui contrôlent à peu près la partie supérieure du torse. Ne lui en demandons pas plus. C'est un buste et il ne fait plus guère fonctionner ses cordes vocales.

Comme un joueur jugeant une table douteuse, Jonis balaya la crypte du regard. Maria était penchée sur ses protégés et leur murmurait des bribes de poèmes aussi dérisoires qu'une caresse de plume sur une culasse de moteur thermique. Tomek avait laissé tomber son triple menton sur sa poitrine dans un geste d'abandon apparemment total, le gros jambon jouait aux absents, mais c'était un absent sélectif habitué aux empoignades de voyous sans honneur. Il guettait une faille chez l'adversaire. Les cinq Lamies formaient un cercle frémissant et hostile dont l'appareillage de résonance avec son chargement moribond constituait le centre. Le soliste de Dirty Die ne s'était jamais senti aussi démuni et pourtant il devinait une fragilité encore plus grande chez les Lamies qui les tenaient en leur pouvoir. Elles exerçaient leur cruauté froide sans vraiment détenir les leviers du sens. Il avait un coup d'avance...

Elles étaient dans une impasse comme le musicien lancé dans une improvisation qui remarque qu'il patine dans le son, tourne en rond en oiseau débous-solé, mais joue malgré tout, coupé de ses partenaires qui ne savent plus comment le soutenir. Bill la Sueur appelait cela de « l'aquaplanning sur bœuf ».

— Ça vous fait rire ? dit Lamie 92, le cou soudain crispé par des rides profondes qui accentuaient son âge.

L'adversaire, jusqu'à présent lisse comme du marbre, semblait vulnérable. Il choisit de jouer à l'imbécile, un rôle qui lui convenait à merveille :

— Non... Que faut-il faire ? Je vous écoute... Et pour commencer me désaper comme Tomek ? Ça vous plairait ?

On l'avait couché, consentant et vaguement ricant, dans le cylindre du tomographe. Il s'agissait pour lui de s'associer au cerveau de Redeye pour décompacter ces fameux 666 crypto-octets présents, depuis le transfert clandestin de Redeye, dans leurs deux systèmes neuronaux.

La clé du Passage : d'interminables listes de victimes désignées par l'Ankou, version XXI^e siècle. Le grand coup de balai annoncé par Nourma depuis des décennies, avec en codicille le programme de reconnaissance des 666 familles élues désignées par sa fausse religion, et se partageant un monde débarrassé de la racaille incrédule ; un monde juste pourvu du nombre de cerveaux lobotomisés nécessaires pour assurer le confort de quelques dieux de pacotille soutenus par une techno-foi sans essence.

C'était cela le grand mystère auquel Jonis n'apportait plus le moindre crédit. Il ne valait peut-être rien humainement, il n'était qu'un petit allumé instable à la flamme incertaine entretenue par un suif impur, mais il savait encore distinguer une merde d'une sous-merde.

Le cerveau de Redeye lessivé par les rafales de tortures et de délices infligées par les Lamies butait sur une représentation iconique des données, la « mémoire » était insuffisante ou trop lente dans sa version dupliquée. Lui, Jonis Fall, détenteur de l'original, en avait une perception sonore globale mais difficilement interprétable en termes de données statistiques et de listes de noms. En rassemblant les deux lectures complémentaires du Message, ces folles espéraient y retrouver leurs billes, sans doute sous forme de données déchiffrables sur l'écran secondaire. Quel bidouillage ! Pire que les circuits de Bill la Sueur...

— C'est le moment de récupérer ce qu'il vous a volé, lui souffla Lamie 92 dans l'oreille.

Son corps se raidit dans un réflexe d'hostilité. Il n'estimait pas avoir été volé. Le fichier qui avait cassé sa vie, il s'en était défaussé pour 20 000 crédits, c'était plus que généreux et il en restait reconnaissant à Redeye. Ce dernier avait joué loyalement.

Le vol entre les deux tours Ubis et Mercury aurait pu rester parfaitement solitaire et sans conséquence dramatique pour des milliers de gens, les boîtes de Pandora avaient tout amplifié dans un monde où les connexions de type systématique ne passaient plus uniquement par les machines. La brunette avait raison : la thanatine, l'hormone de la mort, faisait désormais partie des produits titillant le cerveau humain.

Les arceaux se mirent à bourdonner dans des fréquences plus graves. Jonis apercevait les visages des six Lamies sous des angles divers. Cet hexagone était voulu et le mettait en position d'infériorité. Pour ces Adeptes il n'était qu'un instrument. Un instrument redoutable certes, mais qui ne valait rien en dehors de sa fonction. Cela tombait bien, il était musicien...

— Vous allez manipuler votre bathyphone comme vous savez le faire, expliquait fébrilement 92. Nous avons couplé ses émissions à celles qui parviennent

encore faiblement du cerveau de Redeye. Il faut faire jaillir la lumière, afin de connaître enfin les noms des familles élues.

Jonis ferma les yeux. Il venait d'entendre un faible râle et il en devinait l'origine.

— Sa... lut... Jo... nis.

C'était une voix à peine audible. Un crissement de cigale suraigu, dépourvu du volume des corps creux de l'organisme. Les cordes vocales de Redeye tentaient faiblement d'entrer en communication avec lui, sans doute au prix d'un effort surhumain.

— Salut Redeye... Désolé et...

— Pas... de paroles... juste former... les mots... avec les lèvres...

Les oreilles de Jonis s'habituèrent peu à peu au gazouillement sans consistance qui leur parvenait par ondes infinitésimales. Un étrange dialogue quasi muet s'instaura.

— Tu... n'es... pas la... Mort...

— Je sais. On a plus que cela dans notre boîte...

— Tu as... tout... 666... 666 oc....

— 666 crypto-octets, confirma Jonis. Un sacré paquet!

— Tout le fichier... de... de... la race... humaine...

— Oui, je l'ai compris dans la musique.

La voix dérapait, s'affaiblissait dangereusement.

— Le cer... veau... de Lucie... Né... anderthal.

Jonis se troublait et commençait à s'exprimer comme le moribond :

— Oui, Redeye tout... La mémoire absolue de nos ancêtres : une bande de copains âgés de quelques millions d'années... J'entends leurs tambours qui font un bruit d'enfer... Un point d'orgue sur l'épisode de l'espèce humaine dans l'histoire de l'univers... Les voix éteintes de tous les hommes qui ont vécu et qui vivent sur cette boule bleue. Mais elles... Les Lamies?

— NOU... RR... MA...

— Oui, Nourma. C'est lui qui veut que je sois la Mort...

— Nour... ma... mort.

— Nourma mort ?

Le dialogue devenait de plus en plus difficile. Le visage inquiet d'une Lamie apparut dans son champ de vision. Il secoua la tête comme si cette présence indiscreète l'empêchait de se concentrer. Le visage se retira.

— Il faut... nommer... Nourma... Il est... en nous... murmura Redeye.

La main de Jonis chercha un contact dans le tunnel du tomographe. Elle trouva une chair glacée qui ne réagit pas au toucher.

— En... semble, insista Redeye en laissant sa voix s'évanouir dans un bruit de bulles.

— Oui, ensemble, on va nommer Nourma, confirma Jonis en commençant à promener le bathyphone sur sa tempe.

Si toute l'humanité se trouvait dans le cryptofichier, Nourma y figurait aussi. C'était bien sûr aussi évident que de retrouver dans l'océan les molécules d'eau ayant appartenu aux larmes de Néron, mais il fallait le tenter.

Il comprenait maintenant la supplique de Redeye : une recherche commune et sélective d'un certain Nourma : Gourou tout puissant de la Secte du Passage, Fondateur de l'ECU qui était sa partie émergée et légale, Nourma, qui avait tiré toutes les ficelles, qui avait lancé depuis les coulisses ce programme d'assassinats à grande échelle. Il était temps qu'il arrive à la lumière, lui qui semblait tant la craindre, lui qui n'apparaissait que masqué lors de ses rares apparitions publiques.

Sa photo recomposée serait un iconoplasme d'une précision absolue : le premier et peut-être le dernier de cette qualité, car comment et dans quelles conditions faire renaître une association aussi complexe que Jonis

et Redeye, travaillant en duo limite sur un phénoménal fichier commun « time-codé » par 16 640 images de vol en flèche alu entre deux tours dont l'une d'entre elles était détruite ?

Les fonctions cognitives de Redeye commençaient à décompresser le formidable message engrammé dans leurs cortex travaillant en interaction. La sonde de Jonis parcourait des forêts généalogiques à la recherche d'un arbre précis. Les sons émis lui parvenaient dans un effrayant magma qui avait pourtant un sens.

Ils procédaient ensemble par pans entiers, soit chronologiques, soit événementiels. Ils n'avaient pas le temps ni les moyens de faire une coupe cohérente à travers des centaines de milliards d'unités. Leurs cerveaux fonctionnaient non comme des ordinateurs en réseau mais comme des récepteurs émotifs traversés de flashes d'inspiration. Sans leur fragilité, sans l'urgence de l'instant, ils ne seraient parvenus à rien.

Une première évidence s'imposait, les 666 crypto-octets ne s'occupaient que d'un événement en priorité : la mort ou plus exactement le décès. C'était une rubrique nécrologique qui se voulait exhaustive et qui remontait jusqu'aux premiers hominidés des steppes africaines : date précise de la disparition d'un individu donné, circonstances l'ayant entourée.

Une coupure sensible affectait les données antérieures au troisième millénaire. Les images devenaient plus floues, parfois globales. Telle grande peste avait emporté la moitié de la population, telle guerre comptait X ou Y parmi ses victimes. Cependant, les représentations des circonstances du trépas des cas particuliers avaient une précision comparable aux affirmations des archéologues qui déduisaient, à partir d'un traumatisme de l'os pariétal, la mort violente d'un chasseur de l'âge de bronze.

Un travail aussi monumental de reconstitution

n'avait pu être effectué que par des intelligences artificielles évolutives à base de Tri-Echolis, affinant inlassablement leur apprentissage avec des bribes d'informations pêchées en continu depuis des années dans le vivier des réseaux mondiaux. Ce fichier présentait les hypothèses comme des affirmations, remettait à jour des identités imprécises. C'était un gigantesque travail de restauration falsifié qui prétendait rendre compte de la destinée de la race humaine des origines à son extinction. Rien de moins.

A partir de 2010, les représentations devenaient plus précises. Les listes informatisées de recensement planétaire, les permis d'inhumer numérisés, les rapports de police illustrés, les masses de données en provenance des « boîtes noires » que certaines personnes portaient dans leurs arcades sourcilières à l'époque de l'inflation de la logique moléculaire, facilitaient l'iconographie de l'instant suprême et même sa relation sonore et olfactive.

Et puis, il y avait le vaste champ des individus vivants dans le présent. Ils étaient tous marqués par une « interruption d'existence » aussi fantaisiste qu'impérative. Tous devaient mourir dans des scénarios variés, plausibles ou arrangés.

Mais il y avait un énorme malentendu. Un défaut monumental : aucune trace d'élus, pas la moindre piste nominative suggérant 666 familles épargnées. La sentence de mort était sans nuances. Tous devaient disparaître. La Mort avait le doigt sur une touche ERASE qui faisait disparaître l'ensemble du fichier VIE. Une Heure de Lune mettant en scène un évanouissement définitif de l'ensemble des acteurs.

Ce fut dans ce cimetière béant que le bathyphone de Jonis isola enfin un cas intéressant : « Johannes Normann, né à Graffenstaden en 1969, fondateur de l'Eglise de la Clarté ultime. »

C'était lui : Nourma, et il était mort le 20 avril 2045.

Ils détenaient la clé des 666 crypto-octets qui englobaient apparemment la notion de mort. Mais ce n'était pas la mort. Qui dominait la mort ? Certainement pas Johannes Normann, alias Nourma, qui s'était fait administrer le repos suprême en même temps qu'un « embaumement d'attente » par injection massive de Tri-Echolis dans un monument funéraire privé, installé sur la Lune en bordure de la Mare Crisium.

La photo de sa dernière demeure était très précise : une capsule cryogénique transparente déposée dans un caveau de basalte lunaire. Une série de codes, de noms, de paraphe insérés dans un cartouche authentifiait le décès. C'était ce qui s'inscrivait sur l'écran secondaire avec une précision croissante, à mesure que les réajusteurs gommaient les petites imperfections numériques du décryptage. L'iconoplasme de la mort de Nourma était parfait et comportait même une épitaphe dans le plus pur style techno-religieux, rédigée de la main même du Maître :

« Ci-gît l'enveloppe charnelle provisoire de Nourma, fondateur de l'ECU. Il est mort et cependant présent. Le sang de sa mémoire circule dans le corps et l'esprit des Lamies. Nourma repose dans le temple de Lilith où veille le nouveau golem. Il renaîtra à la vie lors du Grand Passage qui verra la dissolution de la vie inférieure. »

Les notes de ce gigantesque accord dissonant se mettaient en place dans l'esprit de Jonis avec l'aide indirecte de Redeye qui lui apportait les derniers éléments manquants. A sa mort, Nourma avait transformé son corps et le monument lunaire qui l'enfermait en une gigantesque machine d'apocalypse à base de Tri-Echolis évolutifs. Ce laboratoire, fonctionnant de façon autonome, se chargeait *post mortem*, mais en accord avec la boîte noire informatisée du Maître, d'élaborer un fichier généalogique de toute l'humanité, désignant les 666 familles élues épargnées par la mort.

Le moteur de l'apocalypse devait être au départ un individu banal de la STAD 5, lieu de naissance du fondateur, engrammant le Message en crypto-octets dans son cerveau rendu réceptif par les néo-hormones TE ; simple outil dépourvu de libre arbitre, jetable après utilisation.

Par une perversion du programme, le « laboratoire thanatique » n'avait pas désigné d'élus. Comme rien n'annonçait sa résurrection, un cerveau mort du modèle de Nourma ne pouvait pas admettre la survie des autres au-delà de la sienne. Seules les Lamies, ces clones mentaux lobotomisés par le liquide céphalorachidien d'origine, trouvaient provisoirement grâce à ses yeux sans doute en souvenir d'anciens rites hédonistes qu'il pratiquait autrefois, du temps de sa splendeur, avec ses jeunes adeptes.

C'étaient elles qui aidaient la Mort à accomplir le génocide, en amorçant une Heure de Lune qui se répandrait par la suite dans d'autres paroisses du monde voyant apparaître de nouveaux Ankous se passant le relais. Le crime était parfait : des quidams tirés au sort, aidés par des malades mentales au génotype trafiqué accomplissaient le grand nettoyage qui se transformait en suicide collectif. Son instigateur était mort... Qui était responsable ?

Alors que les derniers balayages affinaient l'image mentale qui confirmait la disparition de Nourma, il y eut une rupture dans la procédure de reconnaissance. Redeye avait cessé d'émettre. Il avait rejoint le fichier au moment où on le souhaitait le moins. C'était le dernier virus qu'il émettait.

Jonis sentit qu'on dénouait les sangles le retenant prisonnier du tomographe. Des bras l'enlaçaient. Il se retrouva au sol, à côté de Maria qui lui criait un avertissement incompréhensible. Un pistolet mitrailleur crachait son chargeur dans un bruit de tonnerre. La confusion était totale. Une des Lamies, la patrouil-

leuse, prise de folie furieuse, utilisait l'arme de Tomek pour tirer sur tout ce qui bougeait. Elle avait déjà atteint sa Sœur 92 qui gisait dans une mare de sang.

Les projectiles tintaient sur le blindage du tomographe et faisaient exploser les écrans de contrôle qui retransmettaient une image intolérable : celle de la mort impossible du Maître. Ses Sœurs n'étaient pas moins dérégées : 626 et 323 s'enlaçaient et se couvraient de baisers mortels qui faisaient exploser leurs chairs plus sûrement que les balles. Lamie 52525, figée derrière le fauteuil de Tomek, commençait à entrer en combustion. Les flammes léchaient son visage au regard vide, elle avait arraché ses yeux. Le JI se tortillait désespérément pour échapper à ce bûcher.

C'est à ce moment que le clan de Turve, qui avait réussi à se faire oublier tant il paraissait pétrifié de terreur, entra en action. Se glissant parmi les décombres, Flingue, procédant en véritable coupe-jarret et muni d'un simple éclat de verre, utilisa son savoir-faire sur les tendons d'Achille de la patrouilleuse qui s'effondra d'un bloc tout en continuant à tirer vers la voûte. Loto, sentant sans doute que la partie se jouait sur un coup de dé, avait délivré Tomek qui eut comme premier réflexe de neutraliser la tireuse d'un formidable coup de pied assené dans la nuque. Nu comme un ver mais avec son pistolet en main il paraissait soudain moins démuni.

La dernière Lamie encore valide : 4222422, ne représentait plus un danger. Elle s'était également arraché les yeux. Privée de tous repères, elle avait d'abord erré sans but dans le champ de ruines puis avait entrepris de rejoindre le Maître disparu dans les débris coupants des écrans.

— Qu'elle s'égorge elle-même ! s'exclama Tomek, éccœuré, en baissant son arme.

Ils sortirent de la crypte. Des lueurs d'incendie faisaient rougeoyer les couloirs. Dans un patio, ils but-

tèrent sur une vingtaine de cadavres disposés en croissant de lune. La survie des Lamies reposait sur un mensonge : l'existence immanente de Nourma dans leurs sens, leurs esprits ; ce mensonge venait de voler en éclats. Les bras armés de Nourma s'autopunissaient et s'appliquaient la peine ultime du Passage. Ce n'était pas un suicide mais le plantage collectif d'un programme vide de sens.

— Ça ne va pas être très joli à voir là-dehors, je me demande combien de Lamies en délire traînent dans la Ville, dit Tomek qui s'était drapé maladroitement dans une tenture qui lui donnait des allures de sénateur romain.

— Faut pas vous plaindre, JI ! lui glissa Turve en tirant un pli de son vêtement improvisé, vous allez avoir du travail, beaucoup de travail, et pendant ce temps-là, vous oublierez un peu les buveurs de Jus de Mémoire Morte.

— Ouais, il y a des chances, admit Tomek. Il pourrait y avoir pas mal de boulot pour les JI et pas seulement dans les quartiers francs. Il va falloir plastiquer en douce ces pyramides de malheur à coup de missiles urbains et, tant qu'on y est, mettre le nez dans les milieux d'ABSOLUT. L'ECU n'a pas pu fonctionner à vide. Le mythe du Passage doit avoir son charme pour des gens bien vivants. Mon petit doigt me dit qu'on va trouver des noms assez gênants sur des listes comportant 666 familles élues.

Epilogue

L'attentat du Passage a fait plus de trois cent mille victimes dans une ville de MIDDENSTAD. A peine plus qu'un séisme majeur. Néanmoins, les mesures de quarantaine qui ont été appliquées sur place pendant un mois et la destruction de la tombe de Nourma sont-elles suffisantes pour prévenir une catastrophe similaire à l'avenir ?

L'Eglise de la Clarté ultime constitue un empire financier parfaitement légal couvrant la mafia du crime rituel de la Secte du Passage pratiquant des recherches poussées dans des domaines scientifiques interdits comme le « formatage de la conscience humaine », le « maintien en vie sociale après décès légal », « l'utilisation du corps humain sous forme d'arme de guerre de 2^e catégorie », « la détention illégale d'un fichier évolutif à logique cognitive de l'espèce humaine depuis ses origines à nos jours », « l'émission d'ondes mentales à spectre large depuis une base extra-planétaire », « le pilotage de phénomènes climatiques condensés depuis des satellites privés », etc., etc. Un contrôle fiscal s'impose-t-il ?

Comment instruire le procès de Johannes Normann, décédé, coupable de tentative de génocide planétaire,